

Un, deux, ou quatre... : Les écoles de relations internationales One, Two or Four... Schools of International Relations

Bahgat Korany

Volume 15, Number 4, 1984

La crise des relations internationales : vers un bilan

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/701741ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/701741ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Korany, B. (1984). Un, deux, ou quatre... : Les écoles de relations internationales. *Études internationales*, 15(4), 699–723.
<https://doi.org/10.7202/701741ar>

Article abstract

The thesis of this paper is that despite the so-called breakthrough in the study of International Relations following the behavioral revolution of the 1960s, this field is still Anglo-saxon, particularly American-centered. The paper's emphasis then is on the widening of International Relations as a field of analysis and the bringing in of differing approaches so that this field becomes truly universal as its name indicates.

To review the evolution of this field, the paper is divided into two main parts of unequal length. The short part one reviews Kuhn's scheme concerning the different stages in the evolution of science. The long part two applies this scheme to the study of International Relations and characterizes it as in a state of crisis, because of its lack of a consensual paradigm to guide analysis and research. It emphasizes that the division between schools is not only methodological, but especially epistemological and ideological. Consequently, the paper analyses in detail the different arguments of four schools : Realism, Behavioralism, Marxism, and Neo-Marxism and Dependencia.

UNE, DEUX, OU QUATRE... LES ÉCOLES DE RELATIONS INTERNATIONALES

Bahgat KORANY*

ABSTRACT — *One, Two or Four... Schools of International Relations*

The thesis of this paper is that despite the so-called breakthrough in the study of International Relations following the behavioral revolution of the 1960s, this field is still Anglo-saxon, particularly American-centered. The paper's emphasis then is on the widening of International Relations as a field of analysis and the bringing in of differing approaches so that this field becomes truly universal as its name indicates.

To review the evolution of this field, the paper is divided into two main parts of unequal length. The short part one reviews Kuhn's scheme concerning the different stages in the evolution of science. The long part two applies this scheme to the study of International Relations and characterizes it as in a state of crisis, because of its lack of a consensual paradigm to guide analysis and research. It emphasizes that the division between schools is not only methodological, but especially epistemological and ideological. Consequently, the paper analyses in detail the different arguments of four schools: Realism, Behavioralism, Marxism, and Neo-Marxism and Dependencia.

Commencer par relever les divergences entre les différentes écoles pour mettre en évidence la diversité de leurs points de départ et de leurs modes d'explication c'est, en fait, souligner la primauté de l'épistémologie dans l'analyse des relations internationales. Étant donné l'hétérogénéité et la complexité du système mondial, la primauté épistémologique semble être un point de départ logique, en Relations internationales comme dans les autres sciences.

I — L'ÉVOLUTION DE SCIENCES SELON KUHN

En 1962, Thomas Kuhn a publié *La Structure des révolutions scientifiques*¹ (l'édition française date de 1970), rapidement traduit en plusieurs langues il est devenu presque un classique dans plusieurs domaines. L'intérêt qu'a suscité cet ouvrage est dû aussi bien à son sujet qu'à son contenu. L'importance de l'autorité de la science, et donc son type d'évolution et de ses théories, ont une audience attentive et assurée, aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest, au Nord qu'au Sud. Mais l'importance du livre est également due à son contenu et à l'approche adoptée par l'auteur.

* Professeur au Département de science politique de l'Université de Montréal.

1. L'édition anglaise est publiée par University of Chicago Press, et l'édition française par Flammarion, Paris.

Contrairement à un Popper,² Kuhn met l'accent sur l'aspect sociologique de l'évolution de la science. Il souligne le rôle joué par la communauté scientifique, l'état d'esprit de l'époque ainsi que par les différentes conditions sociales dans l'évolution des idées scientifiques. En d'autres termes, l'objectivité et la rationalité des jugements scientifiques ne sont pas fonction uniquement des règles scientifiques mais dépendent aussi, et surtout, des contextes sociaux d'où émanent ces jugements.

Au coeur de l'approche de Kuhn sur l'évolution des sciences se trouve le concept du paradigme. Mais paradoxalement, Kuhn ne donne pas une définition claire et uniforme du concept de paradigme. Pour élucider les divers sens que Kuhn donne à ce concept, Margaret Masterman en a relevé pas moins de 21.³ Elle a souligné pourtant que tous ces sens peuvent être classifiés dans trois groupes: a) paradigmes philosophiques ou métaphysiques: conception du monde; b) paradigmes sociologiques: « ensemble des coutumes scientifiques pratiquées en commun par une communauté de chercheurs », et c) des construits paradigmatiques: exemples concrets d'une recherche réussie qui sert comme modèle à suivre pour les autres chercheurs dans le domaine. Pour certains spécialistes des Relations internationales, le concept de paradigme est employé pour classifier la multitude d'ouvrages dans le domaine selon deux critères: a) un critère de fond: les prémisses fondamentales du spécialiste concernant la structure du monde et aussi les bases de son choix des problématiques de recherche à privilégier, et b) un critère méthodologique: les techniques employées par le chercheur pour mener à terme sa recherche et pour valider ses concepts.⁴

C'est donc sur la base du concept de paradigme que Kuhn trace l'évolution de chaque science (*e.g.* y a-t-il un paradigme unificateur ou non?), et établit une typologie des différentes sciences. Par exemple la science dite normale présuppose la présence d'un paradigme consensuel dont les résultats concrets et cumulatifs assurent le progrès de cette science. Le paradigme en fait agit comme un point de rencontre et un programme de recherche pour les membres de la communauté scientifique. De cette façon, leurs activités dans le domaine sont de plus en plus cumulatives.

Toutefois, de temps en temps, le consensus pourrait briller par son absence au sein de cette communauté (*e.g.* par le truchement d'un événement révolutionnaire que le paradigme ne réussit pas à expliquer). Dès lors un nombre de chercheurs évoquent le malfonctionnement du paradigme établi et le remettent en question. Par conséquent, le paradigme ne jouera plus son rôle consensuel et unificateur au sein

2. Karl POPPER, *The Logic of Scientific Discovery*, New York, Basic Books, 1958, (édition française en 1973, par Payot, Paris).

3. Margaret MASTERMAN, "The Nature of a Paradigm" in Imre Lakatos & Alan Musgrave (eds.) *Criticism and the Growth of Knowledge*, Cambridge, Cambridge University Press, 1970, pp. 59-89.

4. Bahgat KORANY, *Social Change, Charisma and International Behavior: Toward A Theory of Foreign Policy-Making in the Third World*, Leiden & Genève, Sijthoff, 1976, p. 16; Gary GUTTING (ed.), *Paradigms and Revolutions*, London & Notre Dame, Ind. University of Notre Dame Press, 1980, p. 12.

de la communauté scientifique. Au contraire, il la divise. Une partie de plus en plus importante de cette communauté réagit pour démontrer les défauts du paradigme établi, et fait campagne – de plus en plus activement – pour trouver une solution. Bref, c'est la crise. Les protagonistes se confrontent, le débat s'anime, et les arguments se multiplient sans être nécessairement cumulatifs. On risque d'assister à un dialogue de sourds, et de se perdre dans des détails dont l'importance n'est pas évidente à première vue. Pire encore, on sent que les mêmes protagonistes peuvent avoir tort à certains moments et avoir raison à d'autres.

Cette situation de crise continue jusqu'à ce qu'un camp l'emporte, aidé dans cela peut-être par un événement majeur qui concrétise la pertinence d'un élément dans le débat (e.g. l'arrivée de l'Allemagne nazie et la Deuxième Guerre mondiale pour donner « un coup de main » au réalisme contre l'idéalisme). On arrive alors à une quatrième étape: la réorientation du champ d'analyse. Le paradigme établi est donc écarté et remplacé par un autre – au moins pour la majorité des chercheurs dans ce domaine. Schématiquement, le *pattern* d'évolution que je viens de décrire est le suivant:

- 1) Paradigme établi, changement social et/ou le déroulement d'un événement majeur (e.g. la décolonisation, les armes nucléaires) qui cause le
- 2) Malfunctionnement de ce paradigme, qui aboutit à la division de la communauté scientifique et crée ainsi
- 3) La crise, qui continue au sein de la communauté scientifique jusqu'à ce qu'un camp l'emporte, grâce peut-être à un autre événement majeur et alors se réalise enfin
- 4) La réorientation du champ d'analyse autour d'un paradigme alternatif.

Il faut souligner l'aspect dynamique et surtout dialectique du schéma présenté. En d'autres mots, ce processus de changement du paradigme pourrait recommencer à des intervalles plus ou moins longs. Si ce processus se répète trop souvent à des intervalles courts, le champ d'analyse serait en effervescence continue sans avoir l'occasion d'élaborer un paradigme unificateur et des résultats de recherche cumulatifs. Plutôt que dynamique, il serait en fait anarchique. Cette situation s'applique, pour quelques-uns, au cas des Relations internationales.⁵

Mais avant de traiter directement cette question, il faut rappeler que Kuhn a développé son *pattern* historico-sociologique de l'évolution des sciences en se basant sur les sciences dites exactes ou naturelles, par opposition à ce qu'il voyait en matière de sciences sociales. Les sciences sociales seraient encore à un stade « pré-paradigmatique » pour ainsi dire. Par conséquent, la tentative d'appliquer le schéma Kuhnien aux Relations internationales – la dernière-née parmi les sciences sociales et peut-être aussi la moins développée par rapport à l'économie, la

5. Voir la contribution d'Arend LJPHART dans la *Revue Internationale de Sciences Sociales*, XXVI/1 mars 1974 consacré entièrement à l'analyse de Relations internationales, Bruce D. HAMLETT, "The Never-Never Land of International Relations" *International Studies Quarterly*, 13/3, septembre 1969, pp. 281-305; Ronald ROGOWSKI, "International Politics: The Past as Science", *International Studies Quarterly*, 12/4, décembre 1968, pp. 394-418.

psychologie, ou la sociologie – ne serait pas justifiée. Toutefois cette interprétation de la démarche Kuhnienne est à la fois orthodoxe et trop étroite. Certes, puisqu'on a essayé d'appliquer ce schéma à des champs moins « scientifiques » (dans le sens premier du terme) comme la religion⁶ ou l'histoire,⁷ on pourrait bien l'appliquer à l'évolution des Relations internationales. En plus, une telle application de ce schéma à notre champ d'analyse rendra son évolution encore plus claire.

II – LE CAS DES RELATIONS INTERNATIONALES

Selon les affirmations des spécialistes occidentaux les plus connus en Relations internationales, l'analyse de cette discipline – et de la science politique en général – a connu une grande rupture au milieu des années 1950, suite à l'avènement de la « révolution behavioraliste ». ⁸ La discipline a commencé alors son ère scientifique. Le vilain à abattre était l'école réaliste (une section de l'approche classique) qui limitait les Relations internationales aux relations inter-étatiques, et basait toute la discipline sur les concepts de puissance et d'intérêt national. Or, cette vision réaliste est très limitative et rudimentaire. Comme J. David Singer l'a succinctement exprimé au cours d'un des innombrables débats entre les deux approches, l'école réaliste s'inspirait de la pratique subjective et conjoncturelle du politicien plutôt que de l'inspirer. Or, l'évolution de toute science indiquait un type d'évolution tout à fait inverse (*e.g.* le médecin est venu après le sorcier).

Peut-on accepter à la lettre une telle caractérisation des deux approches, et croire que tandis que l'école réaliste enchaînait les Relations internationales à son ère pré-scientifique, le behaviorisme, lui, nous livrerait une série de propositions et de généralisations pour transformer la discipline en une science? Certes, trente ans après l'avènement de cette « révolution » behavioraliste, on a tout le droit d'être sceptique.

L'exagération des promesses faites par les défenseurs de cette approche, entraîna une certaine frustration parmi bon nombre de chercheurs. Au lieu d'assister à la réorientation méthodologico-conceptuelle vers la science promise, on en est toujours au stade de débats caractéristiques de l'état de crise. Même si les behavioralistes avaient raison concernant plusieurs éléments dans leurs attaques contre l'école réaliste, ils se trouvent confrontés à deux handicaps majeurs:

- a) Même au niveau très limité de l'évolution des débats autour de l'étude des Relations internationales au sein du monde occidental, les behavioralistes manquaient de sens historique. Ils se sont fixés sur une seule période dans

6. Ian BARBOUR (ed.), *Myths, Models and Paradigms*, New York, Harper & Row, 1974.

7. David HOLLINGER, "S. Kuhn's Theory of Science and its Implications for History", *American Historical Review*, vol. 78, 1973, pp. 370-393.

8. Robert DAHL, "The Behavioral Approach in Political Science. Epitaph for a Movement to a Successful Protest", *American Political Science Review*, vol. LV (1961), pp. 763-772; Michael HAAS & Henry S. KARIEL (eds.), *Approaches to the Study of Political Science*, Scranton, Penn., Chandler Publishing Co., 1970; Klaus KNORR & James ROSENAU (eds.), *Contending Approaches to International Politics*, Princeton, Princeton University Press, 1969.

un débat qui a commencé auparavant. En fait, avant que le débat opposant les behavioralistes aux réalistes n'ait lieu, ceux-ci se sont opposés aux idéalistes (pendant la période 1919-1939). C'est pourquoi il faut souligner, encore une fois, l'importance d'une vision dialectique dans l'évolution des Relations internationales;

- b) Les behavioralistes limitaient un champ aussi universel que les Relations internationales à l'Occident, voire aux États-Unis. C'est comme si tout ce qui se passait ailleurs n'était pas du domaine des Relations internationales ou, tout au moins, n'affectait pas l'évolution de cette discipline.

Prenons successivement ces deux éléments pour les commenter un peu plus en détail. Cela nous amène à constater qu'il existe sinon deux écoles en Relations internationales, mais au moins quatre: le réalisme, le behaviorisme, le marxisme, le néo-marxisme et dependencia.

A — Le réalisme

Le choc de la Première Guerre mondiale a favorisé la montée de l'idéalisme et son influence pendant la période de l'entre-deux guerres. Face à une approche manichéenne basée sur l'équilibre des puissances et des « saintes alliances » aboutissant à des conflagrations et destructions à l'échelle mondiale, l'idéalisme exprimait une vision optimiste concernant la nature humaine et la possibilité de règlement des conflits politiques:

- a) la nature humaine est essentiellement bonne, capable d'entraide et de collaboration;
- b) l'instinct fondamental de chaque être humain pour le bien-être des autres rend le progrès possible;
- c) le mauvais comportement humain n'est pas l'effet des individus eux-mêmes, mais il est plutôt conditionné par des mauvaises institutions et structures qui aboutissent à des comportements égoïstes (*e.g.* déclenchement de guerre);
- d) par conséquent, la guerre peut être éliminée;
- e) les efforts qui visent à empêcher la guerre doivent inclure la réorganisation de la société internationale pour éliminer les institutions qui rendent la guerre possible.

Par conséquent, cette école a mis l'accent sur une approche juridique de règlement des problèmes politiques:

- a) l'importance de l'établissement des institutions supra-nationale (*e.g.* la Société des Nations) et éventuellement un gouvernement mondial;
- b) le contrôle juridique de la guerre, *e.g.* pacte Briand-Kellogg de 1928 pour mettre la guerre hors la loi comme instrument de la politique nationale;
- c) l'élimination des armes: plusieurs projets de contrôle des armements ou de désarmement ont vu le jour (*e.g.* les conférences navales de Washington pendant les années 1920);

- d) face à la diplomatie secrète, les idéalistes ont souligné la primauté des principes moraux et l'indivisibilité de la paix mondiale.

Les réalistes ont qualifié cette vision d'utopique et même naïve. Plutôt que de souligner une moralité internationale comme base du comportement politique rationnel, ils ont mis de l'avant des principes « immuables » comme « l'intérêt national » et « l'équilibre de puissances » (à travers un système d'alliances) pour garantir la sécurité étatique. Pour beaucoup, ce sont les événements des années 1930 qui ont affaibli les dires des idéalistes: *e.g.* l'agression japonaise en Mandchourie, l'attaque italienne fasciste en Éthiopie, et l'incapacité de la SDN de remédier à ces événements. Comme l'arrivée de la Première Guerre mondiale a favorisé la montée de l'idéalisme, l'escalade vers la Deuxième Guerre mondiale a provoqué son déclin et a permis la mise en place d'une vision « réaliste » des relations internationales.

La montée du réalisme (*i.e.* de la vision de Machiavelli à celle de H. Kissinger en passant par E.H. Carr ou R. Aron) après 1945 est confirmée par la publication en 1948 d'une excellente synthèse de cette approche, *Politics Among Nations*, par Hans Morgenthau de l'Université de Chicago. Même si l'auteur est décédé il y a quelques années, le livre en est à sa cinquième édition et a été traduit en treize langues, y compris l'arabe et le turque. En plus, récemment, une analyse du contenu systématique de 178 syllabus des cours « Introduction aux Relations internationales » enseignés dans 106 universités et collèges américains a permis de constater que *Politics Among Nations* est encore à la tête des manuels de base utilisés (suivi de très près par *International Politics* de K.M. Holsti).⁹

À l'opposé de la vision optimiste des idéalistes, les réalistes sont plutôt pessimistes concernant la nature humaine et l'action politique qui en découle. Leur lecture de l'histoire et leur réflexion philosophique les amènent à souligner quelques principes de base de la politique internationale, par exemple:

- a) l'être humain est méchant et tend vers le péché;
- b) parmi ces péchés, les plus marquants sont les désirs de puissance et de domination;
- c) c'est pourquoi la société mondiale est – pour citer H. Bull – anarchique et dominée par la lutte pour le pouvoir, la guerre de tous contre tous;
- d) par conséquent, l'objectif de chaque État est de chercher son intérêt propre en terme d'acquisition de la puissance;
- e) l'État donc ne peut pas faire confiance aux autres États, aux organisations internationales ou même à la règle de droit au point de leur confier la défense de ses intérêts nationaux propres.

Par conséquent, les conseils à suivre pour un comportement politique « rationnel » sont:

- a) l'État doit se renforcer et accroître ses capacités surtout militaires pour dissuader les ennemis potentiels;

9. James N. ROSENAU *et al.* "Of Syllabi, Texts, Students, and Scholarship in International Relations" *World Politics*, XXIX/2, Janvier 1977, pp. 263-341.

- b) l'alliance est un moyen valable pour atteindre les objectifs étatiques, à condition qu'on soit « réaliste » concernant les alliés et leurs objectifs;
- c) le garant de la stabilité internationale reste un système d'équilibre de puissance.

Le réalisme avait des *atouts* formidables. Il s'exprimait dans un langage clair et adoptait même un style littéraire agréable à lire. Son centre d'intérêt est la question de la guerre et des conflits inter-étatiques, la défense de l'intérêt national, la recherche de la puissance et la pratique de l'équilibre de puissance. Ces questions paraissaient les plus pertinentes à l'homme d'État et à la majorité du public intéressé par la politique internationale. Contrairement à « ce qui doit être » privilégié par les idéalistes, les réalistes soulignaient « ce qui est », et voulaient ainsi démontrer que les bonnes intentions et la moralisation ne se substituent pas à l'analyse des faits internationaux pour les choix des politiques « rationnelles ». Enfin, les réalistes affirmaient que leurs principes concernant la politique internationale sont dictés par « les leçons d'histoire », les analyses des philosophes les plus établis, et aussi l'observation de faits sur le terrain (*e.g.* à travers les récits de voyage). Par conséquent, les réalistes avaient l'air de synthétiser la sagesse millénaire de l'humanité.

Mais beaucoup d'historiens avaient utilisé la même démarche avant les réalistes; Qu'y a-t-il donc d'original dans l'école réaliste par rapport à celle de l'histoire diplomatique? Tout en s'inspirant de la tradition de l'histoire diplomatique européenne et fournissant les faits sur les événements majeurs, l'école réaliste visait la construction d'une théorie générale de la politique internationale. Plutôt que de souligner des faits uniques ou pris comme tels, le Réalisme s'intéressait aux types d'événements et avait comme objectif principal l'élaboration d'un ensemble de généralisations, ou de lois concernant la pratique politique internationale. Comme Morgenthau l'a lui-même exprimé dans les premières pages de son *Politics Among Nations*.

Cet ouvrage vise à présenter une théorie de la politique internationale... (c'est-à-dire)... apporter ordre et signification à une masse de phénomènes qui, sans cela resteraient sans lien et inintelligibles.¹⁰

Si séduisante soit-elle, cette approche présentait des failles importantes au niveau empirique et méthodologique. Au niveau empirique, par exemple, si l'équilibre de puissance est le garant de la stabilité internationale, pourquoi s'effondrait-il si souvent et résulterait-il dans des guerres de plus en plus meurtrières? Est-ce que les alliances sont vraiment un facteur de stabilité ou plutôt une consolidation de la division du monde et un encouragement à la généralisation des conflits internationaux? Est-ce que l'armement a toujours garanti la sécurité étatique ou aboutissait-il à la course aux armements et à l'escalade? Est-ce que les « conseils » proférés par l'école réaliste servaient dans les faits la protection de « l'intérêt national »? Qu'est-ce que veut dire, en tout cas, ce concept employé comme une base de la théorie, quand les États sont divisés en classes et/ou ethnies? Que

10. Hans J. MORGENTHAU, « Une théorie réaliste de la politique internationale » comme traduit dans Philippe BRAILLARD, *Théories des Relations-Internationales* Paris, P.U.F., 1977, pp. 82-96.

veulent dire aussi d'autres concepts de base de la théorie: puissance, équilibre de puissance ?¹¹

Les représentants de l'école réaliste soit n'apportent pas de réponse à ces questions, soit avancent des réponses contradictoires (*e.g.* attaques d'Aron contre Morgenthau).¹² Cette situation révèle les failles méthodologiques de l'école. Par exemple:

- a) l'école réaliste a présenté ses généralisations comme valables dans le temps et dans l'espace. Toutefois, cette école s'est inspirée de l'expérience de l'histoire européenne et seulement pendant une période donnée. Avec une telle sélection arbitraire des événements et un tel échantillonnage simpliste, ses généralisations ne pouvaient être que partielles et peut-être partiales;
- b) par conséquent, l'école est devenue prisonnière de cette expérience européenne. Elle ne se fixait pas seulement sur le passé, mais sur certain *pattern* du passé. On est donc en présence d'une école de pensée statique, incapable de regarder vers l'avenir ou même de voir les récents phénomènes qui caractérisent le présent;
- c) cette fixation sur le passé comme cadre de référence unique est claire, quand on voit la place accordée par l'école à l'État-nation. Celui-ci n'est pas seulement l'acteur le plus important, il est presque le seul. C'est ainsi que pour Aron les agents de relations internationales sont uniquement le diplomate et le soldat, c'est-à-dire les représentants classiques de l'action étatique, tandis que Morgenthau réduisait parfois toutes les relations internationales à la politique étrangère, *i.e.* à l'action étatique. Des phénomènes comme l'interdépendance et l'intégration aussi bien que la multiplication des acteurs non-étatiques (dont un seul comme General Motors ou IBM est quelques fois plus influent que plusieurs États pris ensemble) sont ignorés par l'école;
- d) pire encore, les acteurs des relations internationales ne sont pas réduits seulement à l'État-nation, mais surtout à un certain type de l'État-nation: le modèle idéalisé de l'État européen du 19^{ème} siècle appelé le modèle de boule de billard. C'est l'État-nation basé sur le principe de la souveraineté étatique presque absolue et où les frontières étatiques ne sont pas seulement des lignes de démarcations géographiques mais des barrières réelles entre l'intérieur et l'extérieur. De là, et selon cette école, la politique intérieure et la politique extérieure de l'État sont à séparer.¹³

11. Voir mon inventaire de différents sens de ce concept et aussi de la critique de la littérature à leur égard dans mon *Social Change... op. cit.*, pp. 22-31.

12. *Ibid.*, surtout la longue note 61 à la page 29 ou une citation d'Aron accuse Morgenthau de confusion conceptuelle.

13. L'école a donc transformé la distinction analytique entre politique intérieure et politique extérieure en une séparation réelle. Même l'État européen du 19^{ème} siècle se démarquait dans beaucoup de cas de ce modèle idéalisé. Mais surtout, la majorité d'États contemporains sont pénétrés, ont une souveraineté formelle et sont basés sur plusieurs ethnies dont l'identification « nationale » transgresse les frontières étatiques, voir par exemple « Les Pouvoirs Africains », un numéro spécial de *Pouvoirs*, 25, 1983, Crawford YOUNG, *The Politics of Cultural Pluralism*, Madison, the University of Wisconsin Press, 1976.

Ce sont ces failles méthodologiques qui ont amené l'émergence du behavioralisme et expliquent ses caractéristiques, son évolution et la bonne réception dont il a bénéficié initialement.

B — Le behavioralisme

Le behavioralisme doit être compris comme un mouvement de protestation des années 1950 qui visait à remédier aux limitations empiriques et failles méthodologiques du réalisme. Le débat behavioralisme/réalisme s'animaient surtout aux États-Unis – et ce n'est pas par coïncidence. Après avoir prêché l'isolement, ce pays, on le sait, s'est trouvé en moins de quatre décennies impliqué dans deux conflagrations mondiales. Il est devenu leader du bloc occidental dans une guerre froide intense qui se déroule dans l'ombre des armes de grande destruction. Par conséquent, non seulement des politicologues mais plusieurs autres spécialistes américains (*e.g.* sociologues, psychologues, économistes et même quelques spécialistes des sciences « naturelles » ou exactes) ont commencé à s'intéresser aux relations internationales. Motivés par la conviction à l'américaine que « la Science » trouve une solution pour chaque problème, ces spécialistes ont cru que leurs outils d'analyse ainsi que les ressources conceptuelles de leurs disciplines respectives pourraient être utilement employés pour permettre la description rigoureuse et l'explication scientifique des phénomènes internationaux. L'accent est donc mis sur la recherche pluridisciplinaire et l'ouverture vers les *Behavioral Sciences* ou les sciences du comportement. La publication de *The Political System* par le Canadien David Easton de l'Université de Chicago en 1953 (édition française en 1974) concrétisait l'arrivée de cette école sur la scène de la Science politique en général. Mais c'est l'ouvrage de R. Snyder et ses collègues sur la prise de décision en politique étrangère qui a annoncé l'apparition du behavioralisme dans l'étude des Relations internationales.¹⁴

Snyder et ses collègues ont d'abord exposé leurs idées en 1954, en publiant hors commerce une esquisse de classification pour le rassemblement et le traitement de données sur les politiques étrangères. Avant que leurs travaux ne fussent publiés sous forme de livre en 1962, de larges extraits en avaient paru dans plusieurs ouvrages traitant de sujets aussi divers que les perturbations de la communication et le comportement des agents du système judiciaire.

L'ouvrage devait son succès, non seulement au modèle proprement dit qui y était exposé, mais au fait qu'il « abordait explicitement un certain nombre de problèmes, concernant la méthodologie et la philosophie de la science, qui étaient d'actualité pour la science politique américaine dans les années 1950 ». ¹⁵ Il évoquait et discutait certaines des graves difficultés auxquelles se heurtaient tous les

14. Richard SNYDER, H.W. BRUCK et Burton M. SAPIN, *Foreign Policy Decision-Making: An Approach to the Study of International Politics*, New York, Free Press, 1962. Cette partie qui évalue l'approche est prise de mon « Modèles de politiques étrangères et leurs pertinences empiriques pour les acteurs du Tiers-Monde », *Revue Internationale de Sciences Sociales*, XXXVI/1, mars 1974, pp. 76-103.

15. James ROBINSON, « Decision-making: Political Aspects », *International Encyclopedia of the social sciences*, *op. cit.*, vol. 4, pp. 55-62. Voir aussi SNYDER *et al.*, *op. cit.*, p. VI.

travaux de recherche sur les relations internationales, ainsi « l'absence de système commun de référence permettant de relier entre eux les différents aspects de la question; le caractère aléatoire de la recherche des variables importantes; la tendance à construire tout un système d'interprétations autour d'un seul facteur (par exemple la puissance); le manque de clarté dans la définition des objectifs et la tendance à mêler indistinctement en conséquence des problèmes politiques, pratiques, axiologiques et scientifiques; la non-explication des postulats et concepts utilisés au cours de la recherche; l'habitude de confondre les structures analytiques et concrètes; le fait, enfin, de s'attacher à des problèmes dont l'énoncé ne permet pas une étude valable... ». ¹⁶

Le succès et l'énorme influence du modèle de décision sont attestés par le fait que, non seulement cette formule a très vite été reprise par tous les manuels classiques sur les relations internationales et les questions connexes, mais encore par le fait qu'elle soit passée dans le langage courant des politiciens et des profanes. On est allé jusqu'à appliquer cette méthode à l'étude de problèmes historiques. ¹⁷

Snyder et ses collègues partent de l'hypothèse que « l'État-nation demeurera pendant longtemps encore l'unité d'action déterminante » ¹⁸ et que, par conséquent, c'est au niveau national que continueront d'être élaborées les stratégies opérationnelles et l'allocation des ressources. C'est donc en se concentrant sur les « décisions » prises par ces acteurs principaux qu'on aura le plus de chance de comprendre les relations internationales, et le point focal de la recherche doit être celui où les données d'entrée (*inputs*) sont transformées en résultats (*outputs*) par le processus de décision. Plutôt que de s'attacher principalement aux objectifs ou aux formes de la politique étrangère, les spécialistes s'intéressent donc essentiellement à cette politique en tant que processus. En fait, la prise de décision est définie comme étant « un processus permettant de choisir, parmi un nombre limité de solutions possibles socialement définies, une solution particulière devant produire le résultat précis escompté par les responsables de la décision ». ¹⁹ Ce processus de sélection ou de choix est déterminé par certaines variables qui permettent de comprendre les raisons et les modalités du comportement adopté par les acteurs du système international, et qui relèvent de disciplines et de concepts extrêmement variés (économie, psychologie, sociologie et, bien entendu, science politique). La diversité et la multiplicité de ces variables apparaissent clairement dans le diagramme ci-après.

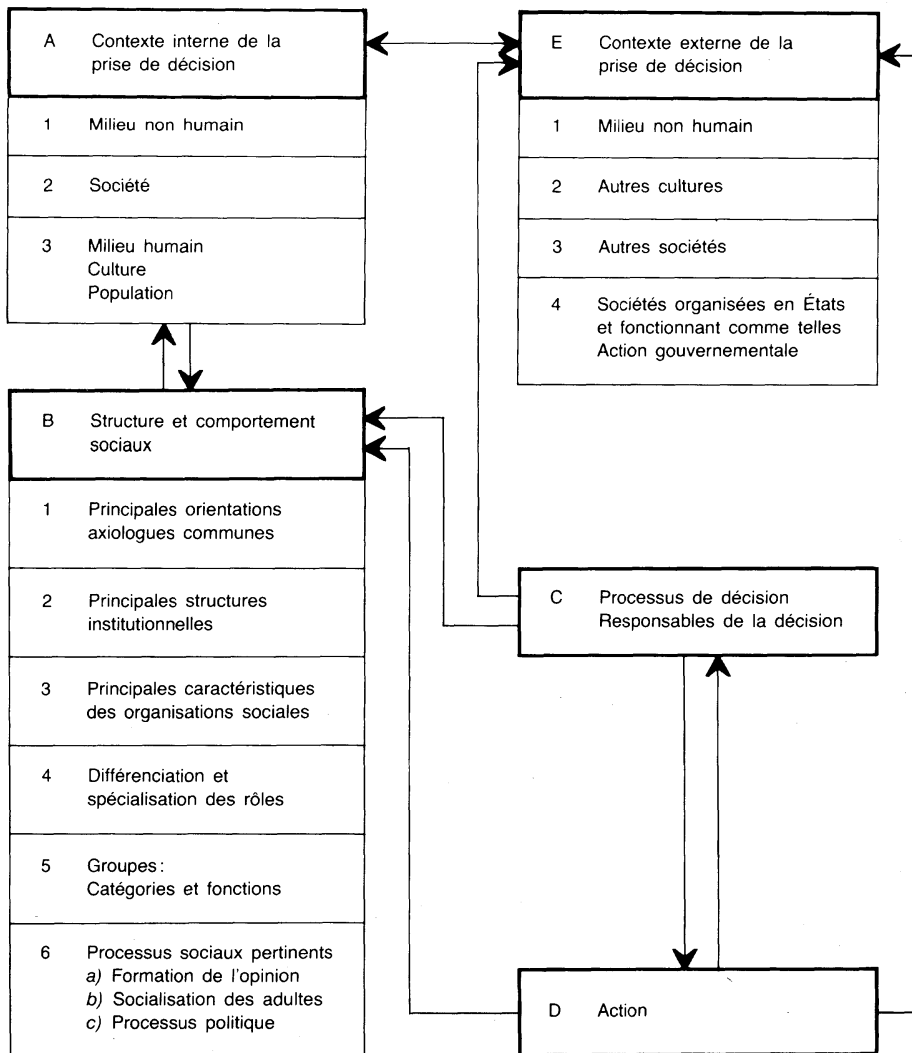
16. Herbert McClosky, « Concerning Strategies for a Science of International Politics », *World Politics*, vol. VII, janvier 1956, pp. 281-294.

17. Dina Zines, Robert North et Howard Koch Jr., « Capability, Threat and the Outbreak of War », dans: James Rosenau (dir. publ.), *International Politics and Foreign Policy*, New York, The Free Press, 1961, pp. 469-483. On trouvera un commentaire du projet Stanford, dans: Robert Jervis, « The Costs of the Quantitative Study of International Relations », dans Klaus Knorr et James Rosenau (dir. publ.), *Contending Approaches to International Politics*, pp. 177-218, New Jersey, Princeton University Press, 1969.

18. Richard Snyder *et al.*, *op. cit.*, pp. 60-74.

19. *Ibid.*, p. 90.

Diagramme de la prise de décision



Pour faciliter l'étude, nécessairement complexe, d'un très grand nombre de variables psychologiques, sociologiques, économiques et politiques, les auteurs ont suggéré d'organiser en trois grands groupes les variables de nature à influencer sur le processus de décision :

Champ d'application : « L'ensemble des activités du responsable de la décision pertinentes et nécessaires à la réalisation de l'objectif recherché »²⁰ ; à ce groupe se rattachent les problèmes de structures et rapports de rôles formels et informels, de légitimité, etc.

20. *Ibid.*, pp. 106-124.

*Communication et information:*²¹ Ce groupe de variables concerne à la fois le réseau de communication servant à véhiculer l'information et des données (significations, valeurs et préférences) dont disposent les acteurs au moment de la prise de décision.

*Motivation:*²² Il s'agit d'un ensemble – dérivé de la psychologie et de la psychosociologie – de variables de personnalité et de variables axiologiques. Elles doivent permettre de déterminer le « pourquoi » d'une action: « pourquoi l'acteur agit-il ..., c'est-à-dire pourquoi une décision est-elle prise? Pourquoi l'action revêt-elle la forme spécifique qu'elle prend dans une situation donnée? Pourquoi la prise de décision aboutit-elle à des types d'action »?

Ce qui précède est une présentation considérablement simplifiée des choses, que nous avons adoptée par souci de clarté et de compréhension. En fait, chacun de ces « principaux facteurs déterminants » est lui-même un groupe complexe de variables susceptible d'innombrables ramifications et prolongements. Chacun d'entre eux conduit en effet à se poser

une foule de questions concernant par exemple le contexte général dans lequel une décision est prise, la façon dont les acteurs perçoivent leur rôle et les limites réelles de leur autorité, les renseignements, les attitudes et les convictions avec lesquels ils abordent la prise de décision, la façon dont ils conçoivent les autres solutions possibles et leurs conséquences, les objectifs réels et perçus de l'organisation et des acteurs, la personnalité, les compétences et les besoins des responsables de la décision, sans compter quantité d'autres éléments analogues.²³

L'influence que le modèle de décision continue d'exercer plus de trente ans après sa présentation, malgré un certain manque de parcimonie, est due non seulement à son caractère d'avant-garde mais aussi au fait que sa richesse conceptuelle et son inventivité lui conféraient plusieurs atouts:

- a. Il proposait des catégories uniformes et comparables de données à rassembler, rendant ainsi possibles des études de politique étrangère comparée.
- b. Ses auteurs ont étudié de façon approfondie la psychologie et l'optique des élites qui déterminent la politique étrangère.
- c. Ils ont traduit en termes conceptuels rigoureux l'analyse du processus de décision.
- d. Parce qu'ils considéraient les questions méthodologiques-conceptuelles comme capitales, les auteurs ont évité des problèmes comme la réification de l'État:

Il importe (...) de nous défaire de cette abstraction gênante qu'est l'État. L'une de nos options fondamentales sur le plan de la méthode a été de définir l'État comme l'ensemble des responsables officiels de la prise de décision, c'est-à-dire de ceux dont les actes officiels se confondent pratiquement avec

21. *Ibid.*, pp. 124-137.

22. *Idem*, pp. 137-153.

23. Herbert McClosky, *op. cit.*

ceux de l'État. L'action de l'État est en fait l'action de ceux qui agissent au nom de l'État.²⁴

Ce postulat de départ a ouvert aux auteurs de multiples possibilités :

1. Sur le plan opérationnel, ils ont donné forme et contenu à une notion aussi répandue et aussi controversée que celle d'« intérêt national » et ils ont indiqué la façon de la cerner et de l'étudier.

La clé du comportement de l'État se trouve dans la façon dont les responsables de la décision, en tant qu'acteurs, définissent la situation. La situation est définie en fonction de l'action projetée en même temps que des raisons de cette action.²⁵

2. Sur le plan méthodologique, le fait d'identifier l'État à ses principaux représentants politiques leur a permis de mener leur analyse à un double niveau : celui de l'individu et celui de la collectivité. Ils ont donc cherché, à ce tout premier stade de la recherche théorique sur la politique étrangère, à relier dans un modèle unique les principales caractéristiques des États et celles du comportement de l'individu.
3. Sur le plan conceptuel, ce double niveau d'analyse leur a permis d'emprunter plus facilement à deux domaines situés à l'avant-garde des sciences sociales, la sociologie et la psychologie, un certain nombre de concepts fondamentaux dont s'est enrichie une science politique encore jeune et événementielle ; on peut citer comme exemple une partie de la terminologie utilisée par les sociologues Parsons-Shils.

Par conséquent, les piliers de la « science de Relations internationales » d'après le behavioralisme sont au nombre de trois.

- a) *Concepts* : plutôt que des concepts relatifs, normatifs et inspirés du sens commun (comme dans le cas de l'école réaliste), les spécialistes de Relations internationales doivent se pencher vers les autres sciences pour emprunter des concepts rigoureux et les employer comme porteurs des données ;
- b) *Méthodes* : l'accent est donc mis sur les données ou les faits quantifiés, plutôt que sur l'information pêle-mêle sélectionnée arbitrairement. Tout cela présuppose une grande réflexion préalable et le respect des règles scientifiques sur le nombre, le choix et la pondération des variables à analyser et des cas à comparer. Par conséquent, le lecteur des travaux behavioralistes voit que les méthodes sont aussi importantes, sinon plus importantes, que le fond du sujet à analyser ;
- c) *Données* : puisque l'objectif est une science de Relations internationales, la stratégie de tous les chercheurs doit être cumulative. C'est-à-dire que les données doivent suivre les mêmes règles de classification et converger vers les mêmes questions de recherche pour rendre possible la constitution et la

24. *Ibid.*, p. 65.

25. *Idem*, pp. 60-74.

consolidation des « banques centrales » de données (*e.g.* le consortium de l'Université de Michigan-Ann Arbor, le consortium européen à l'Université d'Essex en Angleterre). Si le chercheur veut, par exemple, analyser le comportement d'un chef d'État ou les caractéristiques d'un processus social d'une collectivité, il doit prendre comme point de départ les données déjà emmagasinées de la psychologie ou de la sociologie pour en ajouter et éventuellement les rendre plus complètes et cumulatives. L'ordinateur et ses nombreux programmes rendent de tels emmagasinages et emplois de données possibles et rapides. Ce culte de la quantification apparaît clairement à la lecture d'un article important qui traite la problématique de la guerre par J. David Singer.²⁶ Dans un seul paragraphe, l'auteur emploie pas moins de huit fois le mot « données ».

D'ailleurs, ce même article est une excellente illustration de l'approche empiriste²⁷ de cette école (représentée par un Russett, et à distinguer de l'aile conceptualiste de Snyder *et al.* ou de Rosenau). Son anatomie nous révèle la procédure behavioraliste quant à l'élaboration de son programme de recherche, l'application de ses concepts, l'opérationnalisation de ses variables et la codification de ses résultats de recherche :

1. Avant de procéder à l'explication d'un phénomène, il faut le cerner et l'identifier rigoureusement (*i.e.* délimitation de la problématique et choix des indicateurs). C'est ainsi que Singer insiste sur le fait qu'il limite l'analyse de guerres à celles qui se sont déroulées entre 1815 et 1965, qui ont impliqué au moins un ou plusieurs États membres du système international (les autres protagonistes peuvent être des colonies par exemple) et ont connu au moins 1 000 morts. Cela nous donne 127 guerres en tout (soit 50 guerres interétatiques, 43 guerres impériales, et 34 guerres civiles internationalisées).
2. Une fois la variable dépendante (le facteur à expliquer) identifiée et définie opérationnellement, le chercheur passe à l'identification et l'opérationnalisation des variables indépendantes (les déterminants ou les facteurs explicatifs). La tentative d'explication se situe à plusieurs niveaux d'analyse (de l'individu au système international en passant par le gouvernement ou la collectivité nationale). À la rigueur on peut aussi employer des variables intermédiaires (à mi-chemin entre les variables explicatives et les variables à expliquer, *e.g.* le rôle des décideurs – fonction des facteurs économiques ou géo-stratégiques). L'essentiel est d'éviter une explication mono-causale, et donc il faut choisir plusieurs variables selon des critères objectifs (*i.e.* hors de la volonté et de l'arbitraire du chercheur), et d'explicitier les liens entre variables explicatives et variables à expliquer (par des hypothèses). Ces consignes sont les prérequis à l'apparition d'une science des Relations internationales. Par conséquent, rien ne doit être

26. J. David SINGER « La Guerre internationale à l'époque moderne: de la conjecture à l'explication », dans Ph. BRAILLARD, *Théories ..., op. cit.*, pp. 256-276. La version originale a été publiée en anglais en 1971.

27. Pour la division et le débat « empiriste *versus* conceptualiste » au sein de l'école behavioraliste, voir les échanges animés entre Oran YOUNG, « Professor Russett: Industrious Tailor to a Naked Emperor » et Bruce RUSSETT « The Young Science of International Relations », tous deux dans la revue *World Politics* de 1969 (vol. 21/3, avril 1969: pp. 486-511; et 22/1, octobre 1969, pp. 87-94.

épargné pour les éclaircir et les perfectionner afin d'éviter de sombrer dans le « folklore » et le « journalisme » de l'école réaliste.

Les contributions de David Singer représentent ce qui est meilleur dans cette tradition. Mais avec des chercheurs moins flexibles et moins ouverts, la belle structure architecturale, représentée par le projet de recherche behavioraliste, devient trop complexe pour être appliquée ou même pour être liée à la réalité internationale. En fait, le projet de recherche behavioraliste paraît assez souvent si atomisé en mille morceaux et nécessitant un tel investissement d'efforts dans l'apprentissage de concepts et techniques « étrangers » à la science politique, que le chercheur (non converti au behaviorisme ou non-membre de ses grosses et coûteuses équipes de recherche) se trouve facilement découragé. Cela nous amène aux *désavantages* du behaviorisme.

- a) Contrairement au marxisme ou même à l'école réaliste, le behaviorisme ne présentait pas une hypothèse globale qui liait entre eux les différents éléments de son complexe architectural et qui déterminerait les priorités de recherche. À l'opposé de la promesse behavioraliste concernant une connaissance cumulative débouchant sur une théorie générale, le lecteur est confronté à une vision atomisée et parcellaire des relations internationales, une vision caractérisée par une grande dispersion conceptuelle. À travers une lecture ardue de textes « jargonés », le lecteur moyen se perd dans le débat interminable et répétitif autour des détails sur les « unités » ou « niveaux d'analyse » les critères de « définitions scientifiques » ou des modèles mathématiques. Mais l'investissement du lecteur persévérant n'est pas toujours récompensé par une contrepartie égale quant à la pertinence des phénomènes étudiés ou la compréhension des problèmes internationaux ;
- b) Le culte presque infantile de méthodes et de techniques débouche très souvent sur ce que nous pouvons appeler le méthodologisme. Alors le chercheur behavioraliste paraît confondre rigueur scientifique et formalisme (*i.e.* l'emploi des matrices et équations mathématisées). À l'extrême, l'analyse quantitative devient une fin en elle-même, et déterminerait le choix de la problématique de recherche même si celle-ci débouche sur des hypothèses banales ou tautologiques. Ainsi la quantification (nécessaire à toute science) devient – entre les mains des chercheurs moins imaginatifs – purement et simplement une entreprise de chiffrage. C'est dans ce contexte que quelques « réalistes » ont critiqué les behavioralistes d'avoir sacrifié le « fond » de la politique sans jamais atteindre le statut de « science » dans leur version de « science politique ».
- c) La réaction (justifiée) des behavioralistes contre l'approche des réalistes (mettant l'accent sur l'histoire diplomatique) a été poussée trop loin. Par conséquent, la majorité des travaux behavioralistes ont été synchroniques. Quelques-uns sont même superficiels ; par exemple la série de « cross-national research » où les caractéristiques de 80 ou 100 pays sont mises en matrice ou tableaux comme si l'étalage de ces données (puisées d'ailleurs des sources hétérogènes et dont la fiabilité est à démontrer) suffit pour

établir les fameux « law-like generalizations » d'une théorie politique internationale ;

- d) Malgré les attaques virulentes des behavioralistes contre l'école réaliste et leur insistance sur la « neutralité scientifique », ils canalisèrent bel et bien l'idéologie d'un camp spécifique dans la guerre froide idéologique. Ces behavioralistes, qui n'étaient pas conscients de cet aspect, démontraient davantage leur naïveté épistémologique, plutôt que leur neutralité, tandis que d'autres behavioralistes mettaient « leur science » au service de la politique américaine.

Ce dernier élément montre clairement que les divisions entre les écoles en Relations internationales ne peuvent pas être « réduites » à un débat entre « classiques » et « scientifiques » ou réalistes et behavioralistes. La division réalistes/behavioralistes ne touche qu'une seule dimension : celle des méthodes. Mais cette division méthodologique doit être complétée par une autre aussi importante, sinon plus importante : la division idéologique.²⁸ C'est ce qui nous amène à l'analyse d'une troisième approche – le marxisme – pour évaluer son apport et sa pertinence à la discipline de Relations internationales.

C. — Le marxisme

Pour plusieurs spécialistes il n'y a pas de théorie marxiste de Relations internationales.²⁹ Si l'on attire leur attention sur quelques concepts marxistes principaux qui pourraient éclaircir la structure et le processus du système mondial, ces spécialistes répondent en affirmant la généralité banale de ces affirmations. Ces affirmations – ajoutent-ils – sont des justifications *a posteriori* d'une certaine pratique politique. Bref, il ne s'agit que d'une idéologie et d'une partisanerie.

Cette conviction quant à l'absence d'une théorie marxiste de Relations internationales se confirme quand on feuillette les pages de manuel de base en Relations internationales (je me réfère aux 28 ouvrages sélectionnés par Rosenau et son équipe et mentionnés plus hauts). L'importance de cette constatation n'est pas à démontrer, puisque les manuels de base (les fameux *text-books*) synthétisent les différents aspects du domaine et façonnent la vision de l'étudiant et du futur chercheur.

Certes, plusieurs difficultés surviennent quand on essaye de dégager une théorie marxiste de Relations internationales. Premièrement, la pensée marxiste embrasse à la fois la sociologie, l'économie, la philosophie, la politique, la littérature..., en fait tout le champ de l'analyse sociale. Il est vrai qu'une telle

28. Même un behavioraliste comme Snyder l'admit « My hunch is that the quantitative-qualitative data gulf is not so unbridgeable as differences of commitment to various ways of knowing ... », comme cité dans V. KUBALKOVA et A.A. CRUICKSHANK, *Marxism-Leninism and Theory of International Relations*, London, Routledge & Kegan Paul, 1980, p. 1.

29. Ainsi une autorité dans le domaine a affirmé catégoriquement que le marxisme est une « théorie de la société interne » et que « ... neither Marx, Lenin nor Stalin made any systematic contribution to international Theory ... », Martin Wight « Why is there no International Theory » in H. BUTTERFIELD & R.M. WIGHT (eds.) *Diplomatic Investigations*, London, Allen & Unwin, 1966, surtout p. 25.

approche interdisciplinaire soit un atout formidable, mais d'autre part, l'étendue de la pensée pourrait aboutir à des ambiguïtés, des incohérences, voire des « coupures épistémologiques » (*e.g.* jeune *versus* vieux Marx, le problème de causalité, et peut-on avoir des « théories régionales » des différentes instances?). Deuxièmement, cette difficulté est doublement manifeste du fait que le marxisme n'a pas accepté la séparation entre théorie et praxis. Par conséquent, le débat supposément académique est vite personnalisé et on assiste à l'extrémisme de l'argumentation et même à un dialogue de sourds. On voyait cette difficulté il y a presque un siècle quand Engels argumentait concernant un élément de base de toute la conceptualisation marxiste – les relations infrastructure-superstructure :

C'est Marx et moi-même, partiellement, qui devons porter la responsabilité du fait que parfois les jeunes donnent plus de poids qu'il ne lui est dû au côté économique. Face à nos adversaires, il fallait souligner le principe essentiel nié par eux et alors nous ne trouvions pas le temps, le lieu, l'occasion de donner leur place aux autres facteurs qui participent à l'action réciproque.³⁰

En plus de ces difficultés, il y a même quelques grosses barrières à l'extraction – des écrits si divers et politisés – d'une théorie marxiste de Relations internationales :

- a) Marx n'a pas accepté la présence et la continuation de l'État, et par conséquent il n'a pas traité des « aspects standards » des Relations internationales, *e.g.* la formulation de la politique étrangère. Quand il mentionnait quelques éléments en passant, c'était dans une optique et avec un point de départ très différents. Il était donc plus facile d'ignorer le potentiel de l'approche marxiste en Relations internationales que de l'intégrer dans la discipline. Pire encore, quand on essayait de déceler une théorie marxiste de politique étrangère, on se concentrait, par exemple, sur le comportement international soviétique. Or, à ce niveau l'État soviétique innovait par rapport à la doctrine. Il était donc aisé de démontrer un « décalage » entre la doctrine et la pratique et de souligner ainsi l'oscillation et l'incohérence de l'approche marxiste ;
- b) Dans le domaine de relations internationales, les idées ont joué et jouent encore un rôle appréciable (*e.g.* la diffusion des idées socialistes suite à la Révolution d'octobre, « l'effet de démonstration » souligné par les économistes, la contagion de la décolonisation, la diffusion de l'*American way of life*). C'est pourquoi les adeptes de la théorie de Relations internationales en Occident comparaient cette situation avec l'insistance de Marx sur les aspects matériels qui conditionneraient des différents aspects du processus social. Ces spécialistes contrastaient alors « la réalité internationale » avec le fameux principe de Marx : ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence, mais, c'est au contraire leur existence sociale qui détermine leur conscience ;

30. Lettre à Block, septembre 1890, cité par L. ALTHUSSER, *Pour Marx*, Maspero, 1965, p. 104, note 23.

- c) Quelques écrits et arguments de Marx font partie d'un contexte spécifique : ils constituèrent des réponses à ses détracteurs (comme la citation d'Engels sur la relation infrastructure/superstructure mentionnée plus haut le démontre clairement). C'était donc attendu que le problème de la clarification et de la réinterprétation des idées de Marx soient mises sur le tapis dès sa mort, principalement par son compagnon le plus proche : Engels. Les vagues successives de réinterprétation donnèrent lieu au problème méthodologique connu de « *conceptual stretching* » – l'élasticité conceptuelle. C'est ainsi qu'un concept est travaillé et retravaillé par plusieurs auteurs – qui ne vont pas forcément dans la même direction – à tel point que son sens original soit dilué et pourrait donner lieu à plusieurs connotations. Le concept devient donc difficilement opérationnel.
- d) Le marxisme est presque silencieux sur un facteur aussi important dans le système mondial à présent que le facteur racial et ethnique. Les concepts de race et d'ethnie restent en dehors du schéma de base du matérialisme historique.²⁹ Comme Lénine l'a très bien exprimé :

To ignore the changes which have taken place... and to continue advocating the old solution by Marxism, would mean being true to the letter but not to the spirit of the teaching (of Marxism)... without being able to use the Marxist method of research to analyse the political situation. Those times and today... differ in the most obvious way.³¹

De là l'importance des écrits d'un Fanon, par exemple, qui tout en s'inspirant d'une vision marxiste, a essayé d'accorder une place de choix à la question raciale dans la domination.³²

Si ces difficultés et barrières expliquent le retard quant à l'intégration de l'analyse marxiste à la théorie de Relations internationales, il ne faut pas conclure hâtivement que les écrits de Marx et surtout des marxisants sont à laisser définitivement de côté.³³ En fait, si l'on réussissait à avoir une théorie des Relations internationales (dans le sens qu'elle soit vraiment universelle et reflète la réalité internationale avec ses composantes et facettes diverses), la pertinence de l'analyse marxiste n'est pas à démontrer :

- a) La majorité de la population mondiale est gouvernée actuellement par des régimes se réclamant du marxisme. Les « décideurs » de ce pays sont socialisés d'une certaine manière, et cette doctrine conditionne donc leur vision du monde – leur *Weltanschauung*.
- b) Hors du camp socialiste, plusieurs personnes parmi les intellectuels, les syndicalistes et autres faiseurs d'opinion (*opinion-makers*) sont influencées par l'analyse marxiste des faits sociaux. Lichtein n'a-t-il pas affirmé qu'à un certain point, nous sommes tous des marxistes à présent ?

31. Comme cité dans KUBALKOVA et CRUICKSHANK, *op. cit.*, p. 84.

32. Voir par exemple FRANZ FANON, *Les Damnés de la Terre*, Paris, Maspero, 1966.

33. Comme le montrent justement les travaux de Kubalkova et Cruickshank, et aussi l'ouvrage pertinent de C. Wright MILLS, *The Marxists*, Londres, Penguin, 1962.

c) Même si le marxisme n'a pas encore élaboré une théorie spécifique et identifiable en Relation internationales, il nous livre quelques jalons conceptuels très pertinents et presque indispensables à l'élaboration d'une théorie réellement universelle. Prenons quelques exemples :

- Si la conceptualisation marxiste originelle a négligé le rôle de l'État, elle a par contre souligné le rôle des classes au-delà des frontières étatiques. En terminant le Manifeste par l'appel à l'union des travailleurs de tous les pays du monde, Marx avait mis de l'avant un modèle transnational longtemps avant que les behavioralistes n'y pensent ou soient même nés. Comme des philosophes de la science l'ont exprimé dans d'autres contextes : l'amateur non intelligent revit l'histoire de sa discipline et présente comme étant ses découvertes propres, des vues et des analyses qui ont été défendues et élaborées longtemps auparavant.³⁴ En fait, la découverte de l'économie politique internationale comme une approche à la mode actuellement dans l'analyse des relations internationales a été précédée et reste tributaire d'une certaine vision marxiste du système mondial. Les recherches de plus en plus nombreuses sur les compagnies multinationales ou les flux financiers transnationaux sont des exemples éloquentes de cette influence. Même parmi les adeptes les plus orthodoxes d'une certaine théorie de Relations internationales,³⁵ on est enfin rendu à l'évidence selon laquelle on ne pouvait comprendre la réalité internationale sans souligner le rôle de ces « acteurs non-étatiques ».
- Le recours sans cesse accru à la « théorie de l'impérialisme » et son influence grandissante exprime en fin de compte la force de l'approche marxiste-léniniste des relations internationales.³⁶ Même si Lénine s'est inspiré des sources non-marxistes,³⁷ les concepts marxistes-léninistes d'accumulation et du développement inégal³⁸ sont repris textuellement et analysés en détail pour expliquer la place du Tiers-Monde dans le système mondial. Précisément, ce sont des contributions marxistes (ou néo-marxistes) qui ont permis l'intégration conceptuelle à l'analyse des phénomènes internationaux des problèmes de développement et de sous-développement. Ainsi faisant, elles ont rapproché plusieurs spécialistes (entre eux) et ont favorisé l'émergence d'une théorie interdisciplinaire et

34. KUBALKOVA et CRUICKSHANK, *op. cit.*, p. 319.

35. Richard W. MANSBACH *et al.*, *The Web of World Politics: Non-State Actors in the Global System*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1976.

36. Voir par exemple Anthony BREWER, *Marxist Theories of Imperialism*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1980, et Roger OWEN et Bob SUTCLIFFE (eds.), *Studies in the Theory of Imperialism*, Londres, Longman, 1972.

37. Voir par exemple, pour des analyses récentes : Norman ETHINGER, *Theories of Imperialism: War, Conquest and Capital*, Londres, Croom Helm, 1984; et Wolfgang J. MOMMSEN, *Theories of Imperialism*, Chicago, the University of Chicago Press, 1980 (l'édition originale en allemand date de 1977).

38. Comme le montrent les travaux de Samir Amin, I. Wallerstein, G. Frank et tant d'autres de cette école.

universelle des Relations internationales. Cette dimension apparaît clairement à travers l'analyse de la quatrième école : la théorie de la dépendance.³⁹

D — Néo-marxisme et dependencia

L'école de la dépendance⁴⁰ est la dernière-née, puisqu'elle ne s'est affirmée en Amérique latine qu'autour des années 1960. Contrairement aux trois autres approches, son domaine d'analyse est plus spécifique et cherche à expliquer les causes du sous-développement. À ce niveau, la dependencia représentait l'alternative conceptuelle et idéologique à l'école développementaliste libérale.

Celle-ci, par sa théorie de la modernisation, incarnait l'approche behavioraliste mais dans le champ de Politique comparée ou Analyse politique. Ses piliers les plus connus sont des Américains comme G. Almond, L. Binder, S. Huntington, L. Pye, S. Verba. Ils ont développé leur recherche dans des grandes universités comme Chicago, Harvard, M.I.T., Princeton, Stanford et Yale. Hormis quelques différences de détails, ces auteurs se rencontrent tous autour de quelques dénominateurs communs :⁴¹

- a) L'analyse des problèmes de développement et de sous-développement se limite aux aspects internes de l'État-nation ;
- b) La différence entre pays développés et pays sous-développés est réduite à un aspect quantitatif et mesurable par les indicateurs habituels (*e.g.* revenu *per capita*, nombre de télévisions ou de voitures, circulation de journaux). La ligne de démarcation est entre « early industrializers » et « late-comers » ;
- c) Le retard de ces « late-comers » est dû aux facteurs culturels ou psychologiques⁴² qui caractérisent ces sociétés « traditionnelles » et qui les empêchent d'atteindre le stade de « la modernité » ;
- d) Le type idéal de la société moderne reste la société occidentale, surtout anglo-saxonne.

Or, les Latino-américains se trouvaient dans l'hémisphère occidental mais restaient toujours sous-développés. Face à ce « casse-tête » (le fameux « puzzle » mettant en évidence la malfonction du paradigme établi), la réflexion et la recherche s'intensifiaient pour trouver une solution ou pour élaborer une alternative conceptuel-

39. Ce terme théorie ne doit pas être pris dans son sens scientifique trop stricte, mais plutôt dans le sens de 'perspective' qui couvre les différentes conceptualisations des adeptes de cette école (de la théorie de l'impérialisme de G. Frank aux « situations concrètes » de dépendance de Cardoso).

40. Pour un tour d'horizon, voir le numéro spécial d'*International Organization* 32/1 (1978) sous la direction de James Caporaso, surtout les deux premiers articles par Caporaso lui-même.

41. J.S. VALENZUELA et A. VALENZUELA « Modernization and Dependency » *Comparative Politics*, 10/4 juillet 1978, pp. 535-557.

42. Par exemple, Everett HAGEN : *On the Theory of Social Change*, Homewood, the Dorsey Press, 1962 ; Daniel LERNER : *The Passing of Traditional Society*, New York, the Free Press, 1958 ; Lucian PYE : *Politics, Personality and Nation-Building : Burma's Search for Identity*, New Haven, Yale University Press, 1962.

le. Plusieurs îlots de recherche se développent presque indépendamment mais convergent dans leur opposition au paradigme de la modernisation.⁴³ Par exemple, quelques chercheurs ont essayé de compléter le modèle de la modernisation en insistant sur l'importance d'une politique de substitution aux importations et de redressement des termes de l'échange. C'est le cas de la CEPAL (la Commission économique pour l'Amérique latine – un organe des Nations Unies) et de l'Argentin Raoul Prebisch, le premier Secrétaire général de la CNUCED (Conférence des Nations Unies pour le Commerce et le Développement qui a tenu sa première session à Genève en 1964). Mais on s'est vite rendu compte que cette politique de substitution aux importations se limite aux aspects superficiels (*i.e.* la pointe de l'iceberg)⁴⁴ du déséquilibre mondial et négligent les aspects structurels internes et surtout externes du sous-développement.

C'est pourquoi un groupe de ces chercheurs a décidé de « rompre » carrément avec les prémisses et les bases épistémologiques du paradigme établi (de la modernisation) et s'est mis en oeuvre pour le remplacer. Face à la dépendance presque sémantique, ce courant met l'accent sur la dépendance comme une situation de base conditionnante, comme une totalité :

... un pays n'est pas dépendant parce qu'il a besoin d'autres pays pour se développer. Il est dépendant parce que son évolution historique a produit une certaine configuration sociale, un certain type de société qui s'articule de façon spécifique, et qui obéit à des lois de comportement et de transformation engendrées par cette configuration.⁴⁵

Par conséquent, le concept de dépendance, selon F. Cardoso

... prétend donner une signification à une série de situations qui apparaissent conjointement à un moment donné ... On cherche à instituer par son intermédiaire des rapports qui rendent intelligibles des situations empiriques en fonction du mode de connections entre les composantes structurelles internes et externes...⁴⁶

L'approche est donc totalisante, et établit une relation organique entre sous-développement et dépendance. Le sous-développement (et cela est très important pour la discipline des Relations internationales) ne peut être dissocié de l'évolution historique et des caractéristiques structurelles du système mondial – comme le montrent les composantes conceptuelles suivantes privilégiées par l'approche :

a) Non seulement le sous-développement mais aussi le développement sont liés à l'évolution et la structure du système mondial :

43. Sanjaya LALL « Is Dependence a Useful Concept in Analysing Underdevelopment »? *World Development* 3/11-12, 1974, pp. 881-924.

44. Pour des détails voir Philip O'BRIEN, "A Critique of Latin American Theories of Dependency" in Ivar Oxaal *et al.*, (eds.), *Beyond the Sociology of Development*, London, Routledge & Kegan Paul, 1975, pp. 7-28.

45. Antonio C. PEXIOTO, « La Théorie de la Dépendance: Bilan critique », *Revue française de science politique*, 27/4-5, août-octobre 1977, p. 615.

46. Comme dans Bahgat KORANY « Dépendance financière et comportement international », *Revue française de science politique*, 28/6, décembre 1978, p. 1072.

Développement et sous-développement sont deux faces de la même médaille. Tous deux sont le résultat nécessaire et la manifestation actuelle des contradictions internes du système capitaliste mondial. Développement et sous-développement ne sont pas simplement des phénomènes relatifs quantitativement différents, le premier correspondant à un niveau supérieur du développement économique; ces deux phénomènes sont à la fois qualitativement différents et étroitement liés en ce qu'ils diffèrent structurellement de l'un de l'autre et qu'ils sont pourtant causés par le rapport qu'ils ont l'un avec l'autre. Cependant, développement et sous-développement ne font qu'un, en ce sens qu'ils sont le produit d'une structure et d'un processus économiques uniques mais dialectiquement contradictoires: la structure et le processus du capitalisme.⁴⁷

- b) Plutôt qu'un phénomène de relations inter-étatiques ou inter-gouvernementales, le sous-développement met en interaction les groupes sociaux des différents États:

... Tout fait ayant lieu dans un pays dépendant ne peut être complètement expliqué si l'on ne tient pas compte de rapports entre groupes nationaux et étrangers⁴⁸.

Par conséquent, l'État n'est pas le seul acteur international. Il n'est pas non plus « la boule de billard » à la base de la conceptualisation de l'école réaliste. L'État dans la perspective dependencia est un système social pénétré, que nous pouvons appeler le modèle Emmental, par analogie au fromage suisse troué.

- c) Par conséquent, le sous-développement contemporain n'est pas un phénomène de retard relatif par rapport aux « *early industrializers* ». Il est plutôt de nature différente, *sui-generis* et spécifique:

La spécificité historique du sous-développement provient du rapport entre les sociétés « périphériques » et les sociétés « centrales ». On doit distinguer les pays sous-développés des pays sans développement. Ces derniers sont des économies et des peuples – chaque fois moins nombreux – qui n'entretiennent pas de relations commerciales avec les pays industrialisés.⁴⁹

Dos Santos aborde dans le même sens que Cardoso et Falletto pour affirmer:

Le temps historique n'est pas linéaire, il n'est pas possible qu'une société avance vers des étapes antérieures aux sociétés existantes ... les 'modèles' de développement qui existent de nos jours ne peuvent se répéter ... L'expérience du développement des pays actuellement sous-développés doit être pensée comme une expérience spécifique qui a lieu dans certaines

47. *Ibid.*, p. 1073.

48. Fernando H. CARDOSO et Enzo FALETTE, *Dépendance et Développement en Amérique latine*, Paris, P.U.F., 1978, p. 45.

49. *Ibid.*, p. 40.

conditions historiques qui donnent un cadre possible de processus de développement.⁵⁰

- d) Dans ce cas les facteurs à privilégier dans l'explication des problèmes actuels des pays du Tiers-Monde, ne peuvent pas être limités aux facteurs culturels ou psychologiques. Ils sont avant tout de nature économique et sociologique se rapportant à la structure du système mondial et au fait qu'il fonctionne pour défendre les intérêts des groupes internationaux dominants. De là donc l'insistance répétée par plusieurs chercheurs et praticiens sur le nouvel ordre économique international ou nouvel ordre mondial de l'information (la crise actuelle de l'UNESCO est intimement liée à cette « grande question »). D'autres favorisent carrément le « delinking » ou la dissociation du système mondial contemporain.⁵¹ Mais les uns et les autres s'entendent pour dire qu'au lieu de « s'occidentaliser » pour atteindre « la modernité », il faut rechercher une voie autonome du développement.

Ces éléments démontrent que l'approche *dependencia* diffère de l'analyse marxiste classique et se rattache à un courant de pensée « néo-marxiste » représenté par des auteurs comme Gramsci, Poulantzas ou Miliband. Malgré ses différentes sous-écoles, l'approche *dependencia* s'est penchée sur la question de l'adaptation de quelques prémisses marxistes à la situation spécifique des pays du Tiers-Monde. Par exemple, si Marx s'est concentré essentiellement sur le développement de la société capitaliste, *los dependistas* se sont surtout intéressés à l'opposé: le sous-développement. En plus, à la différence et même en opposition avec Marx, les adeptes de cette approche soulignent les méfaits structurels du colonialisme, plutôt que ses effets « bénéfiques » comme catalyseurs (ou sage-femme) de l'évolution des pays « arriérés ». C'est dans ce sens que doit être interprété le passage de Frank concernant la relation dialectique développement/sous-développement citée plus haut. De ce point de vue, la coloration marxiste de l'approche se rattache beaucoup plus aux analyses de R. Luxembourg, N. Boukharine et Lénine – qui se sont concentrés sur les méfaits mondiaux du capitalisme.

Dans son analyse de l'impérialisme, Lénine a discuté de la situation des « pays politiquement dépendants »⁵² qui subissent les contrecoups des pratiques des monopoles et de la rivalité caractérisant le capitalisme mondial. Mais Lénine s'était intéressé avant tout aux relations entre pays capitalistes au 19^{ème} et au début du 20^{ème} siècle. Autrement dit, son centre d'intérêt était – pour employer les termes courants à présent – le « centre » ou le haut de l'échelle, plutôt que « la périphérie » ou le bas de l'échelle. Comme Peixoto l'a très bien exprimé:

50. Theotonio DOS SANTOS « La Crise de la théorie du développement et les relations de dépendance en Amérique latine », *L'homme et la Société*, no 12, avril-juin 1969, p. 45 comme cité dans le travail très fouillé de Fatima HOUDA « La Théorie de la Dépendance », dans le cadre du cours de POL 7020, Université de Montréal, Département de science politique, automne 1979, p. 12.

51. Pour un excellent tour d'horizon de ces différents aspects, voir Robert C. COX "Idéologies and the New International Economic Order", *International Organization*, 33/2, Spring 1979, pp. 257-302.

52. Vladimir LENINE, *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*, Pékin, édition de langues étrangères, 1970, p. 120, comme cité dans F. HOUDA, *op. cit.*, p. 27.

La théorie de l'impérialisme, en effet, a mis l'accent sur le mouvement de l'extérieur vers l'intérieur, l'extérieur étant son point de départ et son sujet d'analyse: le mouvement des formations sociales qui ont subi l'impact de l'expansion impérialiste a été de cette façon laissé en dehors du cadre analytique de la théorie de l'impérialisme.⁵³

À juste titre Cardoso aussi remarque que, Lénine « s'est continuellement référé non aux pays dépendants mais aux pays impérialistes ». ⁵⁴ C'est pourquoi une théorie de la dépendance est essentielle comme complément à la théorie de l'impérialisme. À ce niveau, Dos Santos est explicite:

L'étude du développement du capitalisme dans les centres hégémoniques a engendré la théorie du colonialisme et de l'impérialisme. L'étude de nos pays doit donc donner naissance à la théorie de la dépendance.⁵⁵

Plutôt qu'une position nationaliste au niveau conceptuel, c'est l'aspect complémentarité théorie de l'impérialisme/dependencia qu'il faut souligner. Leurs bases épistémologiques et conceptuelles sont communes. Toutes deux mettent l'accent sur le matérialisme historique et la dialectique. L'ossature de leur appareil conceptuel est le rôle de classes, du mode de production et de la formation sociale. Leur méthode est à la fois macro-structurelle et diachronique. Leur point de départ est l'évolution du système mondial en forme de structure transnationale hiérarchisée et inégalitaire. Enfin, l'accent est mis sur le lien entre la conceptualisation et la praxis. Par conséquent, la parenté paradigmatique domine – et de loin – sur les différences, et c'est pourquoi nous les avons mis ensemble. Même Cardoso – le moins « marxisant » de cette école – abonde dans le même sens:

Je ne pense pas que la catégorie (j'utilise cette expression sans lui attribuer une dimension différente de l'expression concept) de dépendance possède le même statut théorique que les catégories centrales de la théorie du capitalisme ... L'idée de la dépendance se définit dans le champ théorique de la théorie marxiste du capitalisme. Ceci dit, il n'y a pas de raison de nier l'existence d'un champ théorique propre (à la théorie de la dépendance) même limité et subordonné à la théorie marxiste du capitalisme dans laquelle s'inscrivent les analyses sur la dépendance...⁵⁶

53. PEIXOTO: *op. cit.*, p. 618.

54. Fernando H. CARDOSO, « Théorie de la dépendance ou analyses concrètes de situations de dépendance », *l'Homme et la Société*, no 33-34, juillet-décembre 1974, p. 119, comme cité par F. HOUDA, *op. cit.*, p. 63.

55. Thetonio DOS SANTOS, *op. cit.*, p. 59, comme cité dans *ibid.*, p. 46.

56. PEIXOTO, *op. cit.*, pp. 616-617.

CONCLUSION

Où en sommes-nous maintenant, et plus spécifiquement avec la dernière-née des écoles de Relations internationales: l'approche dependencia? D'un côté, typiquement, quelques empiristes américains⁵⁷ se sont penchés sur le « testing » de la théorie pour généralement infirmer ses hypothèses de base. Ce qui est frappant dans le cas des behavioralistes à vocation empiriste c'est l'effort investi dans la vérification sans qu'il y ait un effort analogue pour comprendre les bases épistémologiques et les caractéristiques conceptuelles de la dependencia. Par conséquent, ils négligent complètement son insistance sur une analyse structurelle et diachronique, et déforment ainsi l'approche. Comme l'a très bien exprimé Cardoso,

On prend les travaux les plus généraux et les plus formels de Frank, comme s'ils reflétaient le meilleur de son oeuvre, on y ajoute la définition formelle de la dépendance fournie par Theotonio Dos Santos, on dédouble parfois cette problématique avec celle du 'sous-impérialisme' et celle de la marginalité, on y joint une ou deux citations embrouillées de mes travaux ou de ceux de Sunkel et on obtient « la théorie de la dépendance » fantôme aisé à détruire.⁵⁸

De l'autre côté, l'approche présente plusieurs concepts qui sont encore très généraux et même ambigus. C'est seulement leur opérationnalisation qui les rendra précis et permettrait ainsi de mettre de l'avant une approche beaucoup plus rigoureuse.

... il est évident que ... la théorie de la dépendance n'a pas répondu aux nécessités des recherches sur le processus réel. On n'a pas eu, jusqu'à présent, une analyse complète d'un processus de développement élaboré à partir du cadre théorique de la dépendance ...⁵⁹

C'est pourquoi, on n'a pas encore de réponses claires à des questions aussi importantes que la relation sous-développement/dépendance. S'agit-il d'un seul phénomène ou des deux phénomènes distincts mais liés? Dans ce cas, quel est par exemple le rapport de causalité? Une situation de dépendance est-elle réversible, et comment?

L'insistance de Cardoso sur l'importance de l'analyse de « situations concrètes » indique un bon chemin à suivre. La publication de l'ouvrage de Peter Evans⁶⁰ sur le Brésil démontre la stratégie à appliquer dans la recherche sur le terrain, fait les distinctions conceptuelles qui s'imposent (e.g. la possibilité d'un certain *pattern* de développement dans la dépendance), enrichit la relation dialectique conceptualisation/recherche empirique et ainsi accélère le développement de l'approche.

57. Par exemple, Robert KAUFMAN *et al.*, « A Preliminary Test of the Theory of Dependency » *Comparative Politics* VII, avril 1975, pp. 303-330; Steven JACKSON *et al.* « An Assessment of Empirical Research on Dependencia », *Latin American Research Review*, XIV, mars 1979, pp. 7-29.

58. Fernando H. CARDOSO, « Les États-Unis et la théorie de la dépendance », *Tiers-Monde*, no 68, octobre-décembre 1976, p. 815.

59. PEIXOTO, *op. cit.*, p. 627.

60. Peter EVANS, *Dependent Development: The Alliance of Multinational, State and Local Capital in Brazil*, Princeton, Princeton University Press, 1979.